

L'agir et le pâtir

Charles Dreyfus

Numéro 129, printemps 2018

Mai 68 : cinquante ans plus tard

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88098ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dreyfus, C. (2018). L'agir et le pâtir. *Inter*, (129), 49–49.

L'AGIR ET LE PÂTIR

► CHARLES DREYFUS

Où étiez-vous la nuit du 10 au 11 mai 1968 ?

J'étais derrière l'une des 40 barricades du Quartier latin, rue Descartes, derrière le Panthéon. Avec, le chiffre me paraît énorme, 30 000 étudiants.

Vous m'avez dit que vous étiez seul...

Oui, seul, nul embrigadement d'aucune sorte ; oui, seul, en face de cette barricade en train de se consolider. Deux mois avant, à mon anniversaire – pour ma majorité effective, 21 ans à l'époque –, était pourtant présent un futur envahisseur du bureau du recteur de l'Université de Nanterre lors du devenu célèbre 22 mars. Avant cette date, avec cet ami étudiant en sociologie comme Dany le Rouge, j'avais pris le train avec Cohn-Bendit – peut-être lors de mes sorties culturelles à l'Université de Nanterre et de la présentation par Joseph Losey de son film, avec John Lennon, *How I Won the War* (1967). Lorsqu'il y a eu une mini-manifestation à la suite de la tentative d'assassinat sur Rudi Dutschke (11 avril 1968) qui passait devant ma porte, il était monté me chercher et je l'avais suivi jusqu'à l'ambassade d'Allemagne de l'Ouest, au bout de ma rue. Rien de très révolutionnaire : un peu d'internationalisme.

Était également présente à ma fête l'une des superactivistes dont de l'« organisation » il ne reste aujourd'hui visible que la métamorphose de ses « leaders qui s'étaient donné pour tâche, corps et âme, de se consacrer à la masse ». Un peu de préventive conséquemment à un commando nouvelle formule, elle fit, lors de la reconstitution en 1970 des groupuscules, un mixage qui incluait – idéologie oblige – de nouveaux participants en grand nombre, avec à la clé la police qui t'attend à la sortie. Angéline Neveu, la seule jeune femme parmi les 11 Enragés, qui avait été lycéenne avec moi – je ne l'ai retrouvée que quelques années plus tard –, n'était pas présente à ce forum terriblement politique que fut la célébration de ma majorité. J'étais un tout petit peu dans le bain, mais sans proposition prédicative.

La saveur de votre existence ne passait pas par une quelconque attache politique ?

Une liberté qui n'est pas la mienne, me donnant accès au monde étrange qui est le mien, se nomme éthique. Le vivre-ensemble de ceux qui ne se connaissent pas, ce serait la politique.

C'est pour une certaine forme d'éthique que vous étiez en pleine nuit, loin de votre quartier des Champs-Élysées ?

Il me semble qu'il n'était pas nécessaire de me prouver à moi-même que j'étais intotalisable. Kierkegaard n'avait pas eu à me dire que l'existence n'est faite que de singulier. Mon aversion au forçage se conjugait avec mon besoin d'infini. C'est vrai que l'étroitesse de la politique intérieure entretenue par les godillots gaullistes était devenue irrespirable. L'absolue singularité – en fait, j'étais fort sage et malgré moi ébahi – se traduisait en même temps par une timidité malade. Abatte des arbres à la tronçonneuse sur le boulevard Saint-Germain, comme je l'ai vu de mes propres yeux, n'était pas ma tasse de thé. Était-ce l'œuvre de policiers provocateurs ? Tout est relatif. J'ai lu dans plusieurs publications provenant de sources différentes que les affrontements violents entre les extrémistes de droite et de gauche en mai et juin 68 furent de la gnoctotte, si on les compare à ceux des années précédentes. De toutes les façons, par rapport au ronronnement des dirigeants staliniens en place, lever le petit doigt devenait, vu le déferlement d'actions tous azimuts, déjà une provocation.

Un autre ami avait proposé de peindre la Sorbonne en rouge. Le vote « de masse de la Sorbonne » – les Katangais avaient-ils été invités à participer au scrutin ? – avait rejeté son idée à très peu de voix près. Peut-être pas assez ludique par rapport à l'unique fusil, avéré par la suite inutilisable, de la nébuleuse katangaise plus à même de faire l'amour que la guerre. « Tu sexe est bien », comme le disait Brisset, la nuit, dans la Sorbonne occupée.

Pas plus loin que chez moi, j'en avais entendu des vertes et des pas mûres. La personne qui m'a élevé, une pauvre paysanne de Pskov qui ne savait ni lire ni écrire, avait eu le malheur très, très, très jeune de se marier avec l'un des plus grands antiquaires de Russie. Un peu plus tard, elle s'est retrouvée à Moscou en train de casser des cailloux pour Lénine. Kropotkine était prince, et mes grand-parents, de grands intellectuels qui me couvraient de leur amour, appartenaient également à la très haute noblesse russe. Cette situation d'exil devait me ronger – certains psychologues semblent avoir établi ce phénomène – comme ils l'étaient eux-mêmes. Le tsar Alexandre 1^{er} était rentré, en 1814, en guerroyant dans Paris. Les Cosaques avaient installé leur campement sur les Champs-Élysées, à l'endroit même où se trouvait mon école communale.

Mais enfin, j'étais là dans l'ici et le maintenant de cette barricade. Il y avait un chantier juste à côté. J'étais seulement spectateur ; je ne soulevais pas ces immenses poutres qui iraient caler – cela me paraît invraisemblable maintenant que je l'écris – les voitures, les unes par-dessus les autres, fermant complètement la rue.

Quelqu'un pouvait-il comprendre, dans cette excitation absolue, que vous restiez exclusivement spectateur ?

Je devais mal saisir la symbolique de l'ensemble, je ne pense pas me souvenir qu'au lycée on ait soufflé un seul mot de la Commune de Paris. Oui, c'est vrai, tant de barricades ont fleuri à Paris dans le passé ! Qui ignore *La liberté guidant le peuple* d'Eugène Delacroix (1830) qui fut pour la première fois présentée au public au Salon de Paris de 1831 sous le titre *Scènes de barricades* ?

Mais votre for intérieur vous avait déjà guidé pour refuser, à tout prix, de faire votre service militaire obligatoire ?

J'y pensais depuis ma plus tendre enfance, mais le conseil de révision s'est déroulé – grâce aux dérogations attenantes à mon statut d'étudiant – après 68. Je suis allé voir mon médecin de famille pour qu'il écrive une lettre : « Tu n'as pas besoin de lettre dans l'état où tu es ! L'armée va se protéger de toi ! N'aie aucune crainte ! »

Le langage peut tout m'apprendre sur l'expérience que fut cette barricade, mais ne manque-t-il pas l'essentiel ?

Oui, ce qui découle de cette expérience elle-même : le mal de dents de Wittgenstein. Un homme a voulu me donner à boire et brandissait sa carte du parti. Le miracle du joli mois de mai : « Je suis avec vous, je suis avec vous. » Malgré tout, malgré tout... Il a peut-être espéré, par la suite, vivre le Grand Soir avec une optique légèrement différente. Depuis, il doit être mort et les jeunes qui l'entouraient, plus ou moins *clean*.

Il se trouve que je suis parti avant l'assaut des CRS et autres Gardes mobiles. Il paraît que, les jours suivants, leurs véhicules étaient délibérément placés en plein soleil, eux à l'intérieur, pour les garder en pleine excitation, disons, animale.

Une chose que je sais : avant les événements, au rayon télévision des Galeries Lafayette, il était interdit à mon amie, durant toute la journée, de s'asseoir, même une seconde. « Il est interdit d'interdire. » Mon petit doigt le plus intime comprenait ce que je disais... Résonnent encore le recours à l'excès de contre-attaque et le casse-dogme du Grand Jeu : « Le second aspect du casse-dogme après dogme, c'est casse, mais casse ne regarde que soi-même. » ◀